

# Le stage d'Omérine

(Bertrand Ruault)

(1866 mots)

— Plus tu vieillis, plus tu deviens con !

La mère d'Omérine ne mâchait pas ses mots. Couverte de tatouages, un piercing au sourcil et un autre seulement connu des gynécologues et de ses amants, la voix rocailleuse d'une fumeuse invétérée de Gauloises Caporal, la peau tannée par des climats extrêmes, elle incarnait l'archétype de la routarde. Elle planta sa tente sur les cinq continents et rencontra des personnes plus improbables les unes que les autres. Les voyages occupaient sa vie et donnaient un sens à son existence. Sitôt rentrée, elle repartait. Que fuyait-elle ? Entre deux expéditions, elle se remémorait avoir une progéniture dont la garde fut confiée à son ex-mari. La considération initiale des effets du temps sur la dégénérescence neuronale s'adressait à ce dernier et nullement au lecteur. En effet, l'auteur ne se serait pas permis la familiarité de le tutoyer...

A l'inverse, le père d'Omérine considérait l'acte le plus banal de la vie comme potentiellement dangereux. Il s'ingéniait à éliminer de son quotidien toute source d'angoisse. Il vivait reclus dans sa tour d'ivoire, lieu complètement sécurisé car il en barra l'accès à tous les nuisibles qu'il craignait, souris, moustiques, chiens, guêpes et frelons, microbes, virus, facteurs et démarcheurs à domicile. Le visage rougeoyant, le nez supportant des verres de plus en plus grossissants, il pesait exactement le même poids qu'à dix-huit ans. Seule la consistance de sa chair se modifia. Ses muscles s'adaptèrent aux efforts demandés, c'est-à-dire s'atrophiaient totalement, remplacés progressivement par des réserves lipidiques. Vêtu d'une éternelle robe de chambre à la mode dans les années quatre-vingt, il voyageait sans danger par le biais des livres, mollement installé sur un sofa.

Née de l'amour de deux contraires, Omérine se trouvait à équidistance de ses parents. Elle brigua à dix-sept ans, un stage dans le pays célèbre pour sa gastronomie délicate, dont les spécialités les plus fines s'appelaient hamburger, ketchup et soda. Encore mineure, elle avait besoin d'un passeport et surtout d'une autorisation de sortie du territoire signée de son père.

Pour contrer son refus catégorique, elle chercha du côté de sa mère, connue pour son tact, une alliée précieuse. Elle réussit à pénétrer dans la grotte douillette de son ours de mari et entama la discussion avec diplomatie.

— Signe, vieux cul.

— Non.

S'ils reconnaissaient tous deux aux voyages la vertu d'ouvrir l'esprit critique et de stimuler l'intelligence, ils s'opposaient sur les modalités de les effectuer. Pour l'un, voler au-dessus d'un océan représentait une entreprise incertaine, déraisonnable, périlleuse, inconsciente, folle, voir suicidaire. Défier l'attraction terrestre au risque de s'abîmer dans des flots bouillonnants et mortels n'était que l'expression de l'orgueil et de la folie humaine. Et baptiser de noms à consonance scientifique tels que 747 ou A 320 de frêles aéroplanes, ne le rassurait aucunement. Pour découvrir le nouveau monde en totale sécurité, il recommandait la lecture de Chateaubriand et de Tocqueville.

Pour l'autre, visiter New-York ne présentait aucun intérêt. Elle aurait souhaité que sa fille suivît son exemple en découvrant des contrées reculées, peu touchées par l'américanisme triomphant, imposant sa vision culinaire au reste de la planète. Quelle expérience que d'aller à la rencontre des Inuits, ce peuple aux mœurs libres, loin du puritanisme anglo-saxon. Que de bons souvenirs de nuits torrides passées à l'abri d'un igloo par des températures glaciales. Quel délice de manger un foie palpitant de rène fraîchement abattu et encore tiède !

A ces mots, le touriste-lecteur se sentit mal. Il redoutait excessivement la mort par empoisonnement et se souciait tout particulièrement de ce qu'il avalait. Par peur des hormones et des antibiotiques que l'on donnait aux animaux comestibles, il devint végétarien. Se méfiant des pesticides et des engrais, il bannit de sa table toute nourriture d'origine végétale. Il se résolut donc de s'alimenter uniquement sous perfusion. Il n'avait pas plus confiance en l'eau du robinet, qu'en celle conservée dans des bouteilles en plastique. Aussi ne buvait-il plus que des boissons désinfectantes. Ce récit réveillant ses angoisses alimentaires, il prit aussitôt un prozac avec un gobelet de Whisky.

La globetrotteuse continua de se lamenter. Quoi de plus navrant que de gâcher sa jeunesse à s'enfermer dans un bureau d'une mégalopole américaine ! Sa fille passait à côté de tant d'aventures excitantes. La campeuse professionnelle raconta à son ex-mari comment en pleine forêt amazonienne, elle fut piquée par un sympathique papillon qui pondit dans son mollet.

L'Indiana Jones au féminin put se débarrasser des larves en se brûlant avec une cigarette. Ça, au moins, c'était du dépaysement ! Elle observa de près, dans des circonstances assez savoureuses, la mygale Goliath, la plus grosse du monde avec ses trente centimètres d'envergure, ses redoutables poils urticants,...

A l'écoute de cette anecdote, le randonneur en charentaises crut défaillir. Il avala un exomil avec un verre de cognac.

— Tu me fais penser à un bocal de fruits marinant dans l'alcool. T'es plus déjanté qu'avant. Faut sortir, voir des gens, aller de l'avant.

— Aller de l'avant ? Mais devant, il y a la mort. Si vous êtes si pressée de passer la machette à gauche, allez-y, je ne vous retiens pas. Pour ma part, je vous rejoindrai le plus tard possible. Quant à voir des gens, c'est parfaitement inutile. La plus part n'ont rien à dire et quand ils croient inventer une idée, ils l'expriment si mal que l'on regrette sa solitude. Je préfère de loin la conversation avec des morts intelligents, c'est-à-dire la lecture. Je voyage dans le passé.

— Tu veux que je crève avant toi, vieux toqué. Ça me fera une belle jambe ou plutôt un beau jarret de t'avoir à mon enterrement.

— Fréquenter ces églises froides pareilles à une morgue, vous n'y songez pas ! Vous voulez donc me tuer à coup de pneumonie ! Une sorte d'homicide posthume. Mais brisons là. Une lumineuse idée vient de traverser mon esprit. Je vais mettre de côté quelques volumes de Thoreau pour notre fille. Il parlait fort bien des us et coutumes de ses congénères, ce qui la dispenserait d'effectuer cette terrifiante traversée de l'Atlantique.

— Mais en un siècle, tout a changé, vieux débris. D'ailleurs, elle se fout pas mal de tes auteurs poussiéreux et oubliés. Omérine est moderne, bien dans ses baskets et lit en dilettante Anna Gavalda.

— J'ignore cet auteur. A quel mouvement artistique appartient-elle ? Elle fréquentait la comtesse de Lafayette ?

— Mais non, elle est contemporaine ! Elle a publié, il y a deux ans, un recueil de nouvelles intitulé « J'aimerais que quelqu'un m'attende quelque part. »

— Je peux répondre sans difficulté à cette personne : moi, dans ma bibliothèque. Je crains qu'avec un titre pareil, ce ne soit de la soupe.

— C'est facile de critiquer. Mais, toi qui passes tes journées à lire des ouvrages périmés, t'as qu'à écrire. Tu verras que c'est pas si simple ! Moi, ça fait dix-neuf piges que je rédige des articles pour un guide touristique réputé, que je donne des combines pour voyager pas cher, pour éviter les attrape-toutous, eh bien, c'est pas de la tarte d'intéresser le lecteur, d'être à la fois clair, efficace et rigolo.

Avec un petit sourire satisfait, l'excursionniste en pantoufle narra son projet qui lui tenait à cœur, la rédaction de l'histoire de sa vie. Il venait de finir le premier tome et entamait le second. Devant la curiosité de son ex-compagne, il lui tendit son manuscrit. Elle le lut entièrement : « Longtemps, je me suis levé en retard. » Elle fut étonnée par la longueur inhabituelle de cette narration. Pensant que la surprise, qui se lisait sur la figure burinée de l'aventurière, provenait de la qualité de son style, il avoua qu'il se faisait assister.

— McLaren de la bêta-lecture me prodigue ses précieux conseils une fois par semaine.

— Que dis tu, vieux siphonné ?

— Vous ne connaissez pas madame C., surnommée M.A.C. la reine de la bêta-lecture du fait de la célérité avec laquelle elle travaille ? Décidément, ma chère, vous me surprendrez toujours !

Cette dernière envisageait dans trois ans de changer d'optique et devenir écrivain biographe. Il travaillait avec elle la concision et le résultat l'encourageait à poursuivre son œuvre. La mère d'Omérine se risqua une remarque :

— Tu devrais te faire suivre.

— Ridicule, je ne bouge pas de cette pièce. En revanche, je lis quarante pages de Freud tous les matins, vers midi, en me levant. Cela me met en joie pour la journée. Je ne vous retourne pas le conseil, avec vos trajets incessants, nul ne pourrait y arriver.

Mais lancé sur son activité de prédilection, il était intarissable. Il apprenait depuis plusieurs mois le tiret cadratin, raffinement typographique indispensable à tout dialogue digne de ce nom. Comme lui fit remarquer son ancienne épouse, il en existait peu dans la première partie de son ouvrage. Il comptait y remédier dans la seconde.

— Revenons au sujet. J'te cause voyage et toi tu me baratines littérature.

— Permettez-moi de vous contredire. Une autobiographie est un voyage intérieur.

Elle s'y prenait mal. Elle aurait tellement voulu aider Omérine. C'était maintenant ou jamais. D'ici peu, il serait trop tard. La nature lui rappelait que l'on ne pouvait pas impunément fumer autant de cartouches de brunes sans filtres. Elle réclamait son tribu. Les poumons goudronnés ainsi qu'une autoroute se rebellaient. Des cellules nocives se multipliaient déraisonnablement et s'engouffraient par toutes les vicinales de son corps. Le chirurgien l'opérerait à l'automne mais sans grand espoir. La tentation de se confier, de pleurer. Elle culpabilisait, tout ce temps loin des siens. Trop d'émotions la submergeaient. Elle ravala ses larmes. Comme une actrice, elle reprit son personnage.

— Bon, tu me le signes ce papier, vieux fada ?

— Mais, où vaquera-t-elle précisément ?

Il connaissait bien la réponse. Ils en avaient discuté tant de fois. Mais, il voulait retenir son enfant à ses côtés. Il avait si peur pour elle. Il la couvait trop. Il voyait des périls partout. Un rien l'angoissait. Elle désirait partir. Quoi de plus normal. La vie l'attendait. Elle promit qu'elle reviendrait. Inutilement. Il défia le bon sens diététique qui désormais se vengeait. Son foie et son pancréas s'étaient mis d'accord pour déclarer forfait ensemble. La fin était inéluctable. Nostalgique, il repensait aux premiers instants de sa vie amoureuse. Elle lui avait déclaré « lorsqu'on fera faire le tour du monde aux cons, tu resteras pas dans ton divan, c'est moi qui te le dis, vieux givré ! » Et elle l'avait embrassé. Omérine naquit neuf mois plus tard. Son monument littéraire resterait inachevé. Celui de Sartre également. Comme un comédien, il rejoua son rôle.

— Donnez-moi ces feuillets, je vais les signer. A regrets, certes. Je vais prendre un xanax vodka et un bon Cioran pour me redonner le moral. Je dois me raisonner, elle n'est pas à l'âge où l'on côtoie la mort.

— Elle ira dans les world trade center, l'endroit le plus sûr de Manhattan. C'est rempli de policiers. T'as rien à redouter, vieux cinglé. Elle devait commencer le lundi trois. Mais tu y as mis tant de mauvaise volonté que son contrat a déjà été repoussé de quinze jours. Elle débutera, si je compte bien, le dix-sept septembre. Nous sommes en deux-mille-un, que diable, la guerre de sécession est terminée ! Que veux-tu qu'il lui arrive ?